

## Moi

Lupin Graveline

---

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Graveline, L. (1998). Moi. *Moebius*, (78), 41–43.

## LUPIN GRAVELINE

### *Moi*

Je me rappelle trop bien ce jour. La fin de l'été. Le soleil brillait, trop chaud, de toute sa candeur au-dessus de ma tête renversée par le froid et la tragédie. Toute la semaine avait été noyée par une pluie incessante. La semaine précédente aussi, je crois. Pourtant en cette journée, ce lundi du mois d'août, il faisait beau, très beau, trop beau même. Nous étions six, assis en cercle déformé sur le toit de l'immeuble à logements où j'habitais à l'époque. Nous étions six, mais j'aurais été seul que ça n'aurait rien changé.

Ça n'aurait rien changé parce qu'il était mort, et qu'il était trop tard. Encore une fois, il était trop tard. Trop tard, comme le destin aime faire les choses. Trop tard, comme toutes ces fois où l'on aurait pu faire quelque chose, comme toutes ces fois où l'on aurait pu tout changer. Mais il était trop tard, le mal était fait, la vie devait continuer.

Il était beaucoup trop tard. Il était bel et bien parti. Tandis que moi j'étais encore là, assis, formant cercle, avec cinq autres. Cinq autres qui, eux aussi, étaient toujours là. Assis en un cercle pas même elliptique.

L'exposition aurait lieu dans deux jours...

\* \* \*

Quand je fermais les yeux, je ne pouvais voir que son visage, si blême. Un visage, presque blanc, caché par de longs cheveux châtain. Caché par de longs fils d'or semblant chercher désespérément un moyen de faire fuir la vérité, un moyen de faire fuir la mort. Un visage blême, caché derrière des cheveux châtain, presque blonds. Un visage qui tient, désarticulé, sur un corps tout aussi blanc, tout aussi désarticulé. Je voyais aussi, à ses pieds, ces pieds qui ne touchaient pas terre, des lunettes, ses lunettes. Un

des verres se trouvait divisé en trois éclats, un peu à gauche de la monture. Ce qui n'était plus qu'un pantin s'était sûrement débattu avant que la corde jaune, le tenant par la gorge, à environ deux pieds du sol, n'étouffe ce qui restait de vie en lui.

Sûrement que personne n'est retourné dans ce sous-sol, le sous-sol de la maison de ses parents. Du moins, pour un certain temps. Moi, je n'y suis jamais retourné. Moi, je n'y retournerai jamais.

Le lendemain de sa mort, je me tenais avec cinq amis sur le toit d'une vieille bâtisse résidentielle. Je pleurais avec cinq copains, assis en cercle, un cercle qui ressemblait à peine à un cercle, sur le toit de mon logement.

Je suis encore là...

\* \* \*

Quinze années, à peine, habitaient mon corps. Habitaient mon corps et mon esprit. Un esprit dévoré par le mal de l'âge. Un esprit dévoré par la gangrène, dévoré par la vie. Cette fois-là, cette soirée où tout commença, nous étions sept. J'étais le plus jeune. J'étais le plus dévoré.

Ce soir-là, où l'histoire débuta, il était bien vivant...

Ils étaient de ces jeunes qui, effrayés par la vie, se jettent corps et âme dans l'alcool. Dans ce nectar divin, dans l'éden interdit. De ces jeunes qui se jettent dans l'alcool pour fuir une vie trop monstrueuse. Qui se jettent dans l'alcool pour en ressortir juste avant que la vie ne les rattrape. Juste avant de devenir adultes.

Moi j'étais de ces jeunes qui trouvent qu'il y a trop d'oxygène dans le vin. De ces jeunes qui se constipent les narines. Qui se bourrent le nez de poudre blanche. De poudre plus blanche que la mort. De poudre plus noire que la vie. Qui se bourrent le nez avant de plonger dans ces bouteilles dont on ne voit jamais le fond. Qui ne veulent plus respirer, qui ne veulent plus se battre. De ces jeunes qui n'ont nullement l'intention de s'en sortir.

Ce soir-là, ils étaient assis en un cercle infirme sur le gravier qui couvre les toits de certains édifices. Ce gravier qui couvre le toit des immeubles du centre-ville. Sur ce gravier confortable. Ce gravier qui est trop froid la nuit. Ils étaient, six, et ils buvaient leur bière, leurs peurs.

Moi, à l'écart, perché entre la drogue et ma peur, je contemplais leurs visages. Quelque part, accroché entre le vin et ma peine, j'écoutais leurs rires. Moi, à l'écart, je faisais face aux portes de l'enfer, je séjournais aux limites de la vie. Aux limites de ma vie.

Devant moi, leurs visages, à tous. Les cinq qui se retrouveront, quatre ans plus tard, assis dans le même ordre, par une journée ensoleillée, sur le toit d'un autre immeuble. Qui se retrouveront, assis dans le même ordre, tous aussi saouls. Les cinq seront là, avec moi, à le pleurer. Et puis lui, ses cheveux tout aussi longs, tout aussi châains. Lui, qui portait en cette soirée les lunettes qu'il cassera quatre ans plus tard en se débattant au bout d'une corde.

Derrière moi c'était le néant; le vide et, plus bas, l'asphalte, une ruelle sombre. Derrière moi, une chute de cinq étages. Une chute qui ne dure qu'une fraction de seconde. Un plongeon capable de détruire une vie tout aussi facilement que le fait une corde jaune.

Derrière moi, la mort. Un seul pas, un effort minimale. Devant moi, lui, la vie. Devant moi, lui qui me surveillait du coin de l'œil. Il était là, avec les autres, mais il ne riait pas. Il y était, avec les autres, mais il était silencieux. Il était là, avec la vie, sa vie. Il était là, contemplant la mort, ma mort.

D'un regard biaisé, il me fit signe. À la vue d'un seul et subtil mouvement de son iris, je compris qu'il le pensait vraiment. Il était sérieux, il tiendrait sa promesse. Je compris qu'il était sérieux quand il m'a dit, le lundi précédent, qu'il m'accompagnerait si je partais. Quand il m'a dit qu'il sauterait avec moi, si je sautais.

Mais il ne pouvait pas me suivre, ni gaspiller sa vie pour moi. Et pourtant, il l'aurait fait. Pourtant, lui, il aurait plongé avec moi. Il m'a demandé, je m'en souviens, de faire la même promesse. Je m'en rappellerai toujours. J'ai juré. J'ai juré que je ne le laisserais jamais partir sans moi. Sans moi...

\* \* \*

Il est parti et je suis encore là. Il est parti et personne, jamais, ne saura vraiment pourquoi.